



Les instances énonciative et valeurs algériennes dans *Une Valse* de Lynda Chouiten

The Algerian enunciating instances and values in A Waltz by Lynda Chouiten

Malika MEKSEM*,
Université Mouloud Mammeri de Tizi
Ouzou
meksemmalika@yahoo.fr

Date de soumission : 01.02.2026

Date d'acceptation : 09.04. 2026

Date de publication : 20.04.2026

**Ex
PROFESSO**

Volume 11 / Numéro 01 / Année 2026

* - Auteur correspondant.

Résumé

Cet article examine la question de l'énonciation, en lien avec les valeurs socioculturelles propres au contexte algérien dans le discours romanesque d'*Une Valse* de Lynda Chouiten, selon l'approche sémiotique. Cette étude s'appuie sur la sémiotique subjectale de Jean-Claude Coquet, complétée par les apports théoriques d'Émile Benveniste sur l'énonciation. Il s'agit d'interroger les positions énonciatives occupées par l'actant Chahira, d'en analyser les modalités constitutives de son identité et d'en suivre les variations au fil du récit. L'analyse met en évidence une instabilité actantielle marquée, révélatrice des tensions entre contraintes sociales, désordre psychique et aspiration à l'autonomie. Ces fluctuations énonciatives apparaissent comme le lieu d'inscription d'une critique des valeurs traditionnelles et comme l'expression d'une quête de reconstruction identitaire.

Mots-clés : énonciation, instance énonçante, identité, valeurs algériennes.

Abstract

This study examines the question of enunciation, in relation to the sociocultural values specific to the Algerian context, within the novelistic discourse of Lynda Chouiten's **Une Valse**, using a semiotic approach. The analysis draws on Jean-Claude Coquet's subjectal semiotics, supplemented by Émile Benveniste's theoretical contributions on enunciation. It aims to examine the enunciative positions occupied by the character Chahira, to analyze the constitutive modalities of her identity, and to trace their variations throughout the narrative. The study highlights a marked instability in her role, revealing tensions between social constraints, psychological turmoil, and the aspiration for autonomy. These enunciative fluctuations appear as the site of a critique of traditional values and as the expression of a quest for identity reconstruction.

Keywords: enunciation, enunciating instance, identity, Algerian values.

Url de la revue :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>



INTRODUCTION

L'énonciation, appréhendée comme processus dynamique de production du discours et de génération du sens, constitue le lieu privilégié où se manifeste la manière dont le sujet se construit dans et par le discours. En effet, dans le domaine de l'analyse du discours littéraire, l'énonciation permet d'interroger non seulement le locuteur, mais aussi les modalités et les systèmes de valeurs qui façonnent l'identité du sujet énonçant. C'est dans cette perspective que s'inscrit la présente étude, consacrée au roman *Une Valse* de Lynda Chouiten.

Œuvre phare de la littérature algérienne contemporaine, *Une Valse* est ancrée dans le sillage de l'écriture qui explore les déchirures intimes et sociales de l'Algérie actuelle. Publié en 2019 et couronné par le prix Assia Djebbar, le roman retrace le parcours de Chahira Lahab, une femme confrontée à la violence de l'ordre patriarcal et à l'épreuve de la maladie mentale.

Le récit met en scène une conscience instable, fragmentée et traversée par une pluralité de voix, oscillant entre lucidité et désorganisation mentale. Cette instabilité ne relève pas d'un malaise individuel, mais elle trouve ses origines dans l'environnement social marqué par les traditions, les normes collectives et le rapport de la domination qui pèsent lourdement sur la construction de l'identité féminine. Dès lors, le discours d'*Une Valse* devient l'espace où se déploient les tensions, l'aliénation et le désir d'affirmation.

Ceci dit, notre réflexion s'organise autour de la question suivante : de quelle manière l'espace énonciatif du roman permet-il de saisir les transformations de l'identité de Chahira tout en donnant à lire une remise en cause des valeurs dominantes de la société algérienne ? Pour y répondre, nous mobilisons la théorie de Jean-Claude Coquet sur les instances énonçantes, qui a pour dessein de cerner « les différentes facettes du sujet »ⁱ, de saisir « les modes de présence du sujet dans son discours »ⁱⁱ et « de faire une phénoménologie discursive du discours. »ⁱⁱⁱ, ainsi que les apports d'Emile Benveniste sur la théorie de l'énonciation. Il s'agit d'identifier les instances énonçantes en présence dans le roman et d'examiner leurs fluctuations en lien avec le contexte socioculturel algérien. Notre analyse s'ouvre sur l'étude des transformations de l'identité de Chahira. Nous éclairons à chaque fois les rapports entre les actants et les valeurs algériennes.

I. CHAHIRA. DE L'HÉTÉRONOMIE À L'EFFACEMENT

L'identité de Chahira traverse, dans le roman, deux phases importantes à savoir l'hétéronomie et l'effacement avant qu'elle s'affirme comme sujet autonome. C'est à cette variation que nous nous intéressons. Nous tentons de décrire ces changements dans l'identité de Chahira et de mettre en évidence les actants responsables de cette fluctuation.

I.1. Chahira comme sujet hétéronome

Chahira grandissait au sein d'une famille patriarcale dans le village El Moudja. Elle faisait partie des rares jeunes filles dont les parents avaient autorisé l'accès à l'instruction. Elle poursuivait sa scolarité en internat au lycée de Lalla Zineb. Chahira aspirait à la liberté et exprimait son désir d'émancipation. Ce programme narratif fut rapidement contrecarré par son père à la découverte d'un poème incorrect parmi ses affaires. Ce poème jugé, selon lui, comme « une poésie du péché et de la honte ! » (p.42), engendre sa colère. Il s'arroge le rôle du destinataire et punit brutalement sa



filles. En outre, il confirme que sa « décision avait été prise : sa fille avait suffisamment étudié comme cela. Il était temps de rentrer à la maison. »^{iv}.

Outre la violence physique dont Chahira a été victime, le père prend alors une décision grave, celle de mettre fin à ses études et, par voie de conséquences, compromettre son avenir. Il est bien clair que les énoncés « sa décision avait été prise » (p.42), « il est temps » (p.42) s'interprètent comme la modalité du /devoir/ édicté par le père à sa fille au nom de la morale. A travers son comportement, le père vise à conjurer la honte et à préserver l'honneur. Ceci dit, Chahira est un sujet hétéronome sous l'autorité d'une force transcendante qui est le père. Elle est en position de la femme soumise, sous l'emprise d'un tiers actant (le père) qui « impose au dominé un comportement réglé et lui fait respecter des devoirs. »^v. A ce stade, Chahira n'est pas un sujet « en position d'assumer ou ne pas assumer son identité. Il applique la norme édictée par le dominant. Son statut est lié à l'obéissance [...] »^{vi}. Cette obéissance n'est pas sans prix, car Chahira comprend très vite que son père a anéanti son avenir. Elle constate avec amertume :

« C'est aussi cela de l'enfer : se voir interdire d'aller au bout de ses études, quelques mois avant la fin de son parcours, alors qu'on était brillant. »^{vii}.

L'usage du pronom « on » dans cet énoncé excède sa valeur indéfinie ou indéterminée. Il tend à ériger en vérité générale ce qui est présenté comme la condition de la femme algérienne. En outre, l'emploi du terme « enfer » (p. 24) n'est pas fortuit, il reflète la charge symbolique de l'interdiction de l'école à Chahira. En effet, l'instruction permet l'accès au savoir, conduit à l'éveil de la conscience et participe à la constitution de sujet autonome. En privant Chahira de ses études, la famille cherche à annihiler ses modalités du /Vouloir/ et du /Pouvoir/ en la réduisant à la soumission et à la maintenir dans la position du sujet dominé. Donc, l'école lui a été refusée au nom de l'honneur et des traditions. Cela constitue un moyen d'assurer la pérennité de l'ordre patriarcal.

Après avoir mis un terme à ses études, la famille prend la décision quant à la formation de Chahira. Jugeant que la coiffure n'était pas un métier approprié, notamment en raison du contexte marqué par le terrorisme, ils lui dictent un nouveau programme narratif, celui d'apprendre la couture chez Lalla Nouara :

« Il n'était pas question que cette fille [...] une charge financière. [...] la seule solution était donc qu'elle ne sortait pas beaucoup ; d'où le stage de couture. Car Khalti Nouara, qui devait lui apprendre les secrets du métier, habitait dans le même immeuble- deux étages à peine en dessous. »^{viii}.

La famille s'élève en position d'un tiers actant destinataire, en instaurant un espace déontique qui emprisonne Chahira. La modalité du /vouloir-être/ du sujet est surdéterminée par celle du /devoir/ qui a pour source un tiers-actant à savoir sa famille. De plus, il convient de remarquer que l'autorité exercée sur le sujet Chahira ne relève pas uniquement de l'instance paternelle ou de la famille, le lycée, pourtant supposé être un lieu d'instruction et d'ouverture, participait également à ce contrôle en veillant sur la « bonne » éducation des jeunes filles. Cela est clairement mis en évidence dans l'extrait suivant :



« Dans ce lycée réservé uniquement aux filles, on s'inquiétait de façon risible de la morale des élèves. On veillait à ce qu'elles n'eussent pas d'autre centre d'intérêt que leurs études, qu'elles n'eussent pas de romance. »^{ix}.

Cet énoncé révèle que le lycée contribue, lui aussi, à orienter l'éducation des jeunes filles dans la même direction que la famille. Il importe de préciser que le pronom « on » a une valeur qui diffère de l'énoncé précédent. Il renvoie ici à une instance d'autorité, dotée des modalités du /Pouvoir/ et du /Devoir/, qui contrôle, sanctionne et opprime la femme. Ce « on » englobe simultanément le père, la société, le mari, le frère, la mère, la sœur ainsi que l'instruction scolaire.

C'est pourquoi Chahira reconnaît que « dans ce pays- et peut-être ailleurs aussi- la vie d'une femme se limitait à trois choix possibles : être une catin, une esclave ou une nonne. A tort ou à raison, le dernier mot lui avait semblé être le moins insultant. »^x.

Dans cet extrait, trois options s'offrent à la femme algérienne, mais chacune d'elles la maintient dans une position d'hétéronomie, c'est-à-dire de dépendance et d'obéissance. Si elle choisit la rue, elle s'expose à devenir la cible de l'homme et ses désirs, si elle demeure à la maison, elle est dominée par le père, le frère, la mère, la société ; si elle se réfugie dans la religion, elle apparaît, tout au moins respectable. Toutefois, elle se trouve soumise à l'autorité religieuse.

Eu égard à ce qui précède, nous pouvons dire que Chahira, soumise à l'autorité de sa famille, demeurerait toujours un sujet hétéronome, agissant selon le /devoir/ de son destinataire (la famille). Cette situation révèle les tensions auxquelles la femme algérienne est confrontée ; elle est prise entre traditions et modernité et tiraillée entre oppression et désir de liberté. Donc, l'énonciation met en lumière une identité algérienne incarnée par le personnage de Chahira qui se trouve partagée entre l'héritage culturel, traditions et l'ouverture sur le monde. Aussi, cette domination masculine représentée par le père (destinateur)- qui met fin aux études de Chahira- ajouté au poids de la société et des traditions, conduit Chahira à sombrer dans la psychose. De sa position de sujet hétéronome, elle glisse dans celle de non-sujet.

1.2. La conscience troublée : Chahira comme non-sujet

Lors d'une consultation psychiatrique, la maladie de Chahira a été diagnostiquée comme psychose. Elle a ensuite informé sa mère de ce diagnostic :

« Je suis malade, maman, très malade [...] le nom de la maladie tomba comme un couperet. Une psychose. »^{xi}.

La folie se définit, selon le dictionnaire Le Petit Robert, comme un trouble grave du fonctionnement de l'esprit, marqué par la perte du sens de la réalité ou de la raison. Elle constitue un comportement déraisonnable, contraire au bon sens. Ainsi, la folie fait basculer Chahira de l'autre côté de la raison. Le roman met en évidence la désintégration de sa conscience et la désagrégation de son unité. La folie la prive de toute capacité de porter un jugement ou de mener à bien une réflexion cohérente. Elle est un non-sujet.

Désormais, elle est sujette aux hallucinations visuelles, auditives, olfactives, et son imagination l'emporte au point de provoquer des perceptions tactiles qui portent atteinte à sa pudeur. Ainsi, la folie apparaît comme cette force immanente, un tiers



actant destinataire, qui détruit l'individu de l'intérieur et le réduit à son propre corps. Chahira, dont la conscience est profondément altérée, se trouve incapable de discernement ; elle devient un non-sujet. Quand Chahira prend la parole à la première personne « je », c'est pour révéler sa maladie qui la rangeait du côté des fous, des marginaux. Nous assistons à une fragilisation, voire à un affaiblissement de l'instance énonçante.

Désormais, le quotidien de Chahira est marqué par un mal être profond :

« Que de nuits presque blanches [...] à fuir les satyres qu'elle voyait [...] elle voyait leurs silhouettes trapues, leurs visages sans douceur et parfois grimaçants [...] parfois, c'étaient des corps poilus, bedonnants et gras ; des bouches édentées sentant la mauvaise haleine, ils avaient les gestes libidineux et vicieux. »^{xii}.

La folie engloutit Chahira dans la profondeur des hallucinations et de l'imagination. Chahira est désemparée face au monde. Privée de sa capacité à juger, le non- sujet (Chahira) n'a aucune maîtrise sur elle-même, ni sur le monde qui l'entoure : ce sont ses illusions qui dictent ses réactions que sa volonté. Ainsi, naissent les sentiments de la peur et du dégoût face à ce que nous ne comprenons pas. Sa conscience devient alors la cible des voix qui l'envahissent :

« Elle parlait à Mohand :

-Mohand, pourquoi fais-tu- ta crise ? [...]

- Tu sais bien que tu es mon préféré. Mohand

Car il compatissait à ses douleurs et à ses souffrances. »^{xiii}.

« Tu » qui figure dans ce dialogue suppose un « je » implicite. Emile Benveniste précise qu'« aucun des deux termes ne se conçoit sans l'autre ; ils sont complémentaires. »^{xiv} . De même, Chahira s'adresse à Nacer et entend les rires des merquouchettes. Nous assistons à l'éclatement des voix dans la conscience de Chahira. Ce qui rend compte du chaos intérieur qui la traverse.

Elle cherchait alors à mettre un terme à sa souffrance ; elle a pris l'olanzapine. Loin d'alléger son état. Il la transforme en « somnambule » (p.62), « sans conscience » (p.62), « zombie » (p.62), « épouvantail », « sans volonté » (p.62). Ce qui confirme une fois de plus la position de non-sujet qu'occupait Chahira. Elle se trouve modalisée selon / Ne pas pouvoir être/ et le /Ne pas vouloir être/. Pire encore, ce médicament finit par affecter sa mémoire :

« Quand elle sortait, elle traînait le pas, sachant à peine où aller. Elle oublia son manteau deux fois de suite dans le bus- au grand désarroi de sa mère qui sentait venir le pire. Elle perdit son portable elle ne se souvenait jamais où [...] elle n'arrivait plus à se concentrer elle arrivait à peine à parler. »^{xv}.

Cette série de phrases négatives met l'accent sur la dégradation des facultés de Chahira, ce qui la conduit à arrêter le traitement. Soulignons que l'interruption de la médication n'est pas exempte de conséquences ; elle provoque chez Chahira une émergence de la colère comparable à une éruption volcanique. Elle incarne ainsi pleinement son nom, Lahab, qui signifie en arabe « les flammes ». Cet nouvel état révèle la colère généralisée de Chahira ; elle s'emportait pour un rien dans les transports ou au supermarché. Toutefois, la colère qui la consume véritablement est celle dirigée contre sa propre famille. Cet extrait en constitue une meilleure illustration :



« Mais sa plus grande colère, celle qui ne s'éteindra jamais, celle de la rancune serait toujours là pour réveiller si elle venait s'assoupir, était pour ceux qui se disaient les siens. « Famille, je vous hais » avait dit un jour un artiste ou écrivain. Elle s'appropriait cette phase avec le plus de convictions »^{xvi}.

Confrontée à la brutalité paternelle et à l'incompréhension de sa mère et de sa sœur, Chahira finissait par haïr sa famille. Ainsi, la famille, censée être un havre de paix et de sécurité, se transforme en un lieu de tensions et de conflits. En tant que sujet passionnel c'est-à-dire non-sujet, Chahira n'hésite pas à exprimer son aversion envers les siens. Ce basculement dans la folie lui a permis de lever le voile sur l'indicible et de révéler ces vérités que la société a occultées à savoir l'oppression des femmes, les violences subies, le silence et l'interdiction de toute instruction au nom de l'honneur.

Eu égard à ce qui précède, l'auteure met en lumière la condition humaine critique des personnes « folles », cette catégorie marginalisée qui tente, tant bien que mal, grâce au recours au médicament, de retrouver une forme de normalité et de s'intégrer de nouveau dans la société. Être femme algérienne et folle est une situation plus délicate : le regard de l'Autre marque la condamnation et l'exclusion. La colère du personnage est une critique des traditions sociales, un reflet de la tension entre le désir d'affirmer une identité individuelle face à l'héritage collectif. C'est pourquoi nous nous posons les questions suivantes : Chahira parviendrait-elle à se libérer de la société qui l'étouffe, à dépasser la maladie qui l'engourdit en le maintenant dans le statut du non-sujet modalisé par /ne pas vouloir être/ et /ne pas pouvoir être/ ?

II. LE DÉSIR D’AFFIRMATION : CHAHIRA COMME SUJET

Après avoir été un sujet hétéronome et un non-sujet, Chahira accède à la position du sujet voulant se défaire des contraintes et de l'autorité familiale :

« Ce qu'elle voulait, c'était de se libérer du joug de ceux qui l'infantilisait malgré ses quatre décennies d'âge et de se sentir souveraine, responsable, maîtresse de son destin. Et puis, surtout fuir les disputes. [...]. Panser ses plaies et savourer une paix longtemps confisquée. »^{xvii}.

Cet énoncé révèle la volonté de Chahira de transformer sa vie et de reprendre en main son destin. Elle se constitue dès lors en sujet autonome et entame sa quête de paix et de liberté. Dès lors, elle est rangée du côté de l'acte réfléchi et se définit par « ce qu'elle projette de faire »^{xviii}. C'est pourquoi elle quitte son village El Moudja et entreprend le programme narratif de louer un appartement à Tizi N'Tlelli. Cependant, elle est confrontée à de nombreux obstacles, notamment à l'absence d'un mari, car il demeure inconcevable, aux yeux de la société, qu'une jeune femme vive de manière indépendante. Le sujet Chahira réussit à louer un appartement pour une durée de six mois, en mobilisant une partie de ses économies, auxquelles elle renonce sans regret. Ce qui témoigne, une fois de plus, de l'intensité de sa volonté d'affirmation.

Chahira comprend très vite que Tizi N'Tlelli ne constitue pas cet espace de liberté qu'elle avait imaginé. Elle choisit la prudence et elle refuse de recevoir des clients dans son appartement, en raison de sa condition de femme vivant seule. Chahira parvient à garder ses clients de son village El Moudja grâce à l'aide précieuse de Khalti Nouara qui « prendrait les commandes et les mesures et lui expliquait tout ce qu'elle



devait faire. Elle était aussi méticuleuse que gentille, la vieille Nouara ; tout se passerait à merveille. »^{xix}.

Douée d'un réel talent, elle excelle dans l'art de la couture et se distingue par sa qualification pour un concours international de stylisme à Vienne. Elle se contemple dans le miroir et engage un monologue intérieur :

« Sublime. Je serai sublime dans cette robe. Chahira regarde avec satisfaction les volants que, patiemment, méticuleusement, elle venait d'orner d'une fine dentelle blanche. Puis, fière du beau vêtement qu'elle confectionnait, elle le colla contre son corps. »^{xx}.

Le sentiment de satisfaction qu'éprouve le sujet Chahira devant la splendeur de l'œuvre accomplie peut être interprété comme une forme de réparation symbolique des offenses subies, voire une compensation. Ainsi, le « je » admirateur est un « je » brisé qui cherche à se reconstruire par le biais de la création artistique. Elle constitue la modalité du « pouvoir-être », qui lui permet de s'envoler vers Vienne, capitale de la musique, ville de beauté et de liberté, où elle a toujours rêvé de danser une valse. Elle participe alors à la finale d'un concours de stylisme, en présence de mannequins de différentes nationalités, et y classée huitième :

« Finir huitième sur quinze dans une compétition d'une telle envergure, intervient encore Ali, qui avait entendu leurs propos, est un vrai honneur. Et sans avoir jamais suivi de cours, ni de stylisme ni de mannequinat ! Bravo mes mesdames. »^{xxi}.

Le classement de Chahira à Vienne constitue une première forme de reconnaissance de sa valeur artistique et créatrice. En ce sens, elle se trouve, pour la première fois, sanctionnée positivement pour une performance réalisée. Cette évaluation objective se distingue des logiques d'exclusion et de stigmatisation qui ont rythmé son parcours antérieur. Le sujet Chahira saisit vite que la reconnaissance de soi prime sur la reconnaissance de l'Autre. Elle fait un retour réflexif sur elle-même ; elle interroge son histoire, son identité complexe, sa maladie, ses fantômes ainsi que ses capacités et ses limites comme sujet créateur. Ceci dit, le sujet amorce un parcours d'introspection, qui dépasse la quête de gloire qui demande une légitimation extérieure, pour s'inscrire dans une dynamique de compréhension de soi, de réconciliation avec soi-même, condition nécessaire à l'unicité de son être. Cette prise de conscience constitue le premier pas vers le chemin de la liberté.

Désormais, Chahira aspire à une identité libératrice, tenant compte de ses origines, de son passé et de sa maladie, tout en étant susceptible de suivre le chemin de la modernité et en s'ouvrant sur le monde. A travers Chahira, Lynda Chouiten met en lumière la complexité de la situation algérienne qui doit concilier ses origines et son passé tout en s'inscrivant dans la mouvance de la modernité et de la diversité culturelle.

CONCLUSION

L'analyse sémiotique de l'énonciation dans *Une Valse* dans son lien avec les valeurs algériennes a démontré que Chahira en tant qu'instance énonciative est le lieu d'une instabilité actancielle. Elle passe de la position du sujet hétéronome à celle de non-sujet pour devenir enfin un sujet autonome.

Sujet hétéronome, Chahira était sous l'égide de destinataire comportant la famille et la société. Elle est confrontée à de multiples formes d'injustice telle la



privation de ses études et l'orientation de sa formation vers la couture. A travers Chahira, l'auteure dénonce la condition de la femme algérienne dont la famille constitue le premier espace d'oppression. La mère de Chahira ne se solidarise jamais avec sa fille. Elle perpétue l'ordre établi au nom de l'honneur. Aussi, Chahira incarne l'image d'une femme déchirée entre les traditions et le désir d'émancipation.

L'incompréhension des siens, le silence et la violence précipitent Chahira dans la folie. Elle bascule dans la position de non-sujet, perdant toute maîtrise d'elle-même et laisse éclater sa colère contre sa famille et la société. La diversité des voix qui peuplent sa conscience rend compte de son désordre intérieur. Elle brise le silence et exprime l'indicible. Elle dénonce la condition de la femme algérienne.

Chahira entreprend le changement de sa vie. Elle devient sujet voulant et pouvant affirmer son identité. Ceci est rendu manifeste à travers son installation à Tizi N'Tlleli et son voyage à Vienne. Elle prend alors conscience que la guérison et le salut s'opèrent dans un processus de réconciliation avec soi-même.

L'étude de l'énonciation est caractérisée par la plasticité : l'instance s'éclate en pronoms variée : « on », « je », « tu », « nous ». En effet, le « on » renvoie à des contenus différents au point d'atteindre une collectivité, voire une certaine universalité.

Ainsi, le discours se trouve éclaté en multitudes de voix, d'instances, créant une polyphonie énonciative.

En ce qui concerne le mode d'énonciation, *Une Valse* est caractérisée par la pluralité énonciative qui se manifeste sous forme de multiplicité des positions énonciative. Après un affaiblissement de l'instance énonçante Chahira sujet hétéronome et non-sujet, elle parvient à s'affirmer en position de sujet.

La variabilité des instances énonçantes à savoir Chahira est facteur de la famille patriarcale, sa maladie, ses états d'âme et sa volonté de changement, bref des valeurs de la société algérienne. Autrement dit, la modulation des instances énonçantes est indissociable des valeurs de la société algérienne.

Enfin, la forte variation dans l'identité de Chahira définit une Algérie en perpétuel mouvement. L'éthos énonciatif de Chahira constitue une allégorie dynamique d'une Algérie contemporaine, dont l'identité se construit dans l'instabilité, les tensions et un processus de reconfiguration continue.

L'algérianité dans le roman peut constituer une nouvelle problématique pour un autre article.

¹ Bertrand Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, p. 64.

² *Ibid.*, p. 65.

³ *Ibid.*, p.67.

⁴ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Alger, Casbah, 2019, p. 42.

⁵ Coquet Jean-Claude, *Le Discours et son sujet. t I. Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck, 1984. p.59.

⁶ *Ibid.*, p. 60.

⁷ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit., p. 24.

⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁹ *Ibid.*, p.45.

¹⁰ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit, p. 47.



¹¹ Ibid., p. 52.

¹² Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit, p. 56.

¹³ Ibid., p. 56

¹⁴ Benveniste Emile, *Problèmes de linguistique générale t-1*, Paris, Gallimard, 1966, p. 260.

¹⁵ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit, p. 63.

¹⁶ Ibid., p. 66.

¹⁷ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit, p. 80.

¹⁸ Coquet Jean-Claude, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF, 1997, p. 152.

¹⁹ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit, p. 94.

²⁰ Ibid., p.13.

²¹ Chouiten Lynda, *Une Valse*, Op. Cit, p. 206.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1966, Problèmes de linguistique générale, 1, Gallimard, Paris.
- BENVENISTE Émile, 1974., Problèmes de linguistique générale, I1, Gallimard, Paris.
- BERTRAND Denis, 2000, Précis de sémiotique littéraire, Nathan HER, Paris.
- CHOUTEN Lynda, 2019, Une Valse, CASBAH éditions, Alger.
- COQUET Jean-Claude, 1984. Le Discours et son sujet, t I. Essai de grammaire modale, Klincksieck, Paris.
- COQUET Jean-Claude, 1997, La quête du sens. Le langage en question, PUF, Paris.
- COQUET Jean-Claude, 2007, Une phénoménologie du langage, PUV, Paris.
- LATACHI Imane, 2023, De la folie et de son expression. Etude du phénomène de la folie dans Une Valse de Lynda Chouiten, L'Harmattan, Paris.
- REY-DEBOVE Josette et REY Alain, 2002. Le Petit Robert, Paris, Dictionnaires le Robert, Hachette, Paris. Pour citer l'auteur :

POUR CITER L'AUTEUR :

MEKSEM, Malika, (2026), « Les instances énonciative et valeurs algériennes dans *Une Valse* de Lynda Chouiten. », Ex Professo, V 11, N 01, pp. 75- 83, Url : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>